

## PRÉFACE

*Mengdie*: c'était le prénom qu'il s'était choisi, inspiré directement du grand penseur taoïste Zhuangzi. *Mengdie*: le rêve et le papillon, quand, entre réveil et demi-sommeil, Zhuangzi se demandait s'il était bien Zhuangzi rêvant d'être papillon ou s'il n'était pas plutôt papillon rêvant d'être Zhuangzi.

Ce qu'il y a dans ce choix de la part de Zhou Mengdie, comme nom de plume puis comme propre nom d'état-civil, outre sans doute la volonté de s'ancrer dans la plus profonde et plus ancienne pensée chinoise, c'était assurément le formidable désir de liberté que cette pensée cristallise, de se laisser errer dans les plus lointaines contrées du rêve, mais aussi de parcourir les plus insolites dimensions de l'esprit, où se relativisent les points de vue et s'échangent les identités. Malgré, ou précisément en raison de, tous les augures et toutes les adversités.

Zhou Mengdie s'est éteint en mai 2014, à quatre-vingt-dix et quelques années. Mais son souvenir, et plus encore son

influence, restent très vifs parmi les lecteurs de Taïwan, et au-delà, parmi tous les amateurs de poésie du monde chinois. Cela tient peut-être à la singularité du personnage, mais sans doute, désormais, davantage à la densité et à la teneur de l'œuvre, pourtant peu volumineuse.

L'homme a été longtemps, sans l'avoir cherché, et pour une raison apparemment anecdotique, au centre de la vie littéraire de Taïpei. Démobilisé au début des années cinquante, il lui a fallu, comme ses collègues, comme lui soldats de hasard débarqués à Taiwan après la guerre civile, assurer sa subsistance. Lui qui était homme de livres, plutôt que de vendre des petits pains à la vapeur, il a préféré disposer un éventaire de vieux bouquins sous la galerie couverte d'une rue de Taïpei. C'était au bas d'un café, l'*Astoria*, qui avait été fondé par un Russe blanc, et qui se trouvait être le lieu de réunion privilégié de l'élite littéraire du pays. Zhou Mengdie est ainsi devenu comme une étape obligée dans le parcours des auteurs et aspirants auteurs, qui appréciaient sa conversation et ses conseils. Bientôt, son mépris des conventions, son dédain des biens matériels, sa pauvreté assumée, sa liberté d'allure, à quoi s'ajoutait la lecture de plus en plus assidue des écrits bouddhiques et notamment chan, qui transparaissait naturellement dans son écriture, ont contribué à créer la légende d'un Zhou Mengdie en quelque sorte avatar de Han Shan. Pourtant, souvent contraint par ses propres contradictions, il était loin d'avoir la désinvolture hilare que nous montrent certains portraits présumés du bonze-poète des Tang.

Quant à l'œuvre, si elle retient maintenant par sa profondeur, elle a sans doute, toute en se voulant résolument contemporaine, d'abord séduit par son inscription délibérée dans le paysage poétique chinois le plus immémorial. À un

moment où la jeune poésie de langue chinoise se cherchait à Taïwan, (on sait qu'à cette époque elle était sur le continent réduite à de la propagande) et s'était délibérément tournée vers l'Occident pour se recomposer, Zhou Mengdie a été l'un des premiers à rappeler à ses lecteurs que la poésie chinoise n'était pas née avec le Quatre-Mai (1919). Certes, à la fois pour satisfaire aux nécessités de l'époque, que pour répondre aux exigences de sa propre recherche, il puise une bonne part de son matériau dans les littératures du monde entier, ainsi que dans les textes sacrés universaux, mais il met à profit aussi bien tout ce que la tradition chinoise peut lui offrir : outre les références constantes au taoïsme et au bouddhisme, sont présentes dans son texte bien des allusions à la poésie classique, ou aux grands romans, notamment *Le rêve du pavillon rouge*. Son choix de participer au groupe de « L'Étoile bleue », est lui aussi révélateur. Au milieu des nombreuses polémiques, parfois violentes, qui ont agité la scène poétique de cette époque, le groupe de L'Étoile bleue, autour de la revue du même nom, animée par Yu Guangzhong, est, de tous les mouvements associés à la poésie moderne à Taïwan, celui qui aura le plus insisté pour faire sa part au lyrisme, prendre en compte l'héritage chinois, et faire droit aux nécessités du rythme et de la prosodie.

Zhou Mengdie, quant à lui, n'a pas participé à ces polémiques, et n'a guère été théoricien. Il a creusé son propre sillon sans se mêler trop directement des débats qui se déroulaient autour de lui. Mais son éducation, assurément, le destinait plus facilement à jouer ce rôle de continuateur, dans une forme résolument moderne, c'est-à-dire fondée sur la langue parlée, des caractères propres de la poésie chinoise.

Zhou Mengdie était né en 1921, dans la province du Henan, dans une famille réduite à la pauvreté par la mort prématurée de son père. Mais sa mère, fait peu commun à

cette époque, connaissait les caractères. Elle pouvait, tout en portant son enfant sur son dos, chanter les poèmes anciens. Nul doute que le jeune Zhou Qishu (c'est ainsi qu'il s'appelait avant de devenir Mengdie) en ait gardé un souvenir profond. Peu après, sa mère lui a encore fait donner une éducation traditionnelle, par un précepteur inculquant à ses élèves les écrits classiques. Après quelques années de ce régime, le jeune homme avait d'ailleurs résolu de se faire enseignant et de rejoindre une de ces écoles normales nouvellement créées. Mais le destin, ou l'Histoire, en décidèrent autrement: ses études ayant été par deux fois interrompues par les guerres, sino-japonaise, puis civile, et lui-même ayant été enrôlé dans l'armée nationaliste, il se retrouva à Taïwan en 1949. Il laissait dans son Henan natal, non seulement sa mère, mais une femme et déjà trois enfants. De quoi nourrir, on le devine, un fort sentiment de solitude, autant que de culpabilité.

« Pays de la solitude » s'intitulait d'ailleurs son premier recueil. Déjà s'y mettaient en place pour la plupart les thèmes qui allaient se déployer dans la suite de l'œuvre. Mais aussi s'infléchir avec l'avancement de l'âge.

Dès le début, c'est, en tout cas pour sa part la plus spécifique et la plus originale (il est aussi toute une part lyrique plus ou moins contrariée), l'image d'un homme en chemin que nous propose la poésie de Zhou Mengdie, engagé dans un voyage essentiellement anagogique. D'un bout à l'autre de l'œuvre, en effet, il n'y a pas de métaphore plus constante, ni plus originelle, que celle de la marche et du marcheur. Mais si tout semble d'abord se passer sur les chemins, ou dans le dehors des déserts ou des friches, il s'agit d'un regard tourné vers l'intérieur, en un cheminement vers ce qu'on appelle dans cette tradition la Libération, ou l'Éveil, c'est-à-dire avec le désir de contempler son visage « tel qu'il était avant sa naissance ». D'autant plus que le motif du

chemin est ici redéterminé, dans le contexte culturel et spirituel chinois, par la figure de la Voie. La poésie de Zhou Mengdie raconte donc ce cheminement vers l'origine en même temps qu'elle l'effectue. Il ne sera sans doute pas inutile d'en souligner quelques articulations essentielles, diffuses dans l'œuvre.

Assurément, chez Zhou Mengdie, la douleur est première. Mais si, ici ou là, la plainte peut se faire jour, on ne trouvera pas chez lui la moindre complaisance. Si la douleur est présente, c'elle qu'elle est à surmonter, même s'il s'agit de « surmonter par la douleur du poème la douleur de la vie ». Pour ce faire, en fait, il y faut, non pas la résignation, mais l'acceptation. Et il y a chez Zhou Mengdie ce moment quasi-stoïcien d'*amor fati*, (« Mon chemin fût-il à chaque pas forgé dans la douleur / Et je dois repartir! ») qui redétermine le destin en volonté, ancre l'infini du temps dans le moment présent et transforme ce qui n'était que dérive et errance en une démarche désormais pourvue de sens. Dès lors le chemin vers la Voie rejoint la Voie, il est déjà la Voie.

C'est pourquoi peut encore s'estomper la douleur propre au chemin. Douleur d'abord sans fin, car la route est sans fin: circulation sans terme des cycles et du temps. Douleur de la répétition, puisque ce parcours va de vie en vie, que la mort même n'interrompt pas. Douleur enfin, une fois vraiment sur le chemin, de l'inconsolable séparation d'avec son vrai visage, d'avec son originelle identité (mais si infime est la distance...).

Dans ce parcours, les images ou motifs s'entremêlent dans une intrication qui est d'une grande cohérence, construisant un univers dont la densité, plus que la diversité ou l'étendue, est le trait dominant. L'ascension, motif emblématique de tout parcours spirituel, pourrait en marquer le but et la fin, si,

par l'ascension de la montagne, au bout du compte, il ne s'agissait moins d'atteindre le sommet que d'effacer la montagne elle-même, et laisser derrière soi toute différence entre haut et bas.

La hauteur rapproche du froid, qui est, chez Zhou Mengdie, la matérialisation, si l'on peut dire, des effets de la solitude, de cette solitude affective qui fut longtemps l'objet dominant de la souffrance. Et il aimait à citer ce mot: « Le monde est une vieille femme seule qui dans la nuit ramasse du bois pour se chauffer. »

Mais il s'en faut que la solitude soit toujours négative. De même qu'il y a un bon et un mauvais froid, de même il y a une bonne et une mauvaise solitude. Il est un moment où la solitude devient nécessaire, parce qu'elle est la condition, autant que la conséquence, de la lucidité, celle de l'ermite et du sage. Et le froid peut devenir cette fraîcheur salubre, celle de la neige par exemple, de qui se tient, précisément, au plus près de l'origine.

L'univers de Zhou Mengdie est un univers de tensions et d'opposés. Si son œuvre est un parcours, c'est un parcours dont les étapes s'entremêlent, fait d'avancées, de projections, de rêves futurs, autant que de piétinements et de retours en arrière. De ces contradictions, sa poésie garde la trace, ne serait-ce que dans ses fréquents oxymores et ses alliances de mots.

Ainsi, à la solitude, au froid, s'opposent la chaleur de juin, la violence du feu. Autant de passions et de désirs dont on ne peut s'épargner les turbulences. Car neige et feu sont jumeaux, et l'un ne s'écarte pas de l'autre. D'où aussi « cette goutte qui refuse de geler au plus haut du froid » qui emporte encore le feu dans son cœur. Seuls les immortels, peut-être, ont-ils pu se faire absolument patients au froid, seuls les bodhisatvas, peut-être, ont-ils su transformer les « huit vents » des passions en un seul vent de compassion.

Est-ce cette opposition, si souvent, ou plutôt si longtemps, perçue comme insurmontable, qui fonde chez Zhou Mengdie un sentiment tragique, lui aussi longtemps senti comme irrémédiable? De fait, il y a bien chez lui un tragique de la culpabilité auquel l'image de la croix donne souvent corps. Mais assurément davantage bouddhique est l'expiation à laquelle est liée la flèche: karma qui revient réclamer son dû de sang pour l'égalisation de quelque dette immémoriale. Les larmes, d'ailleurs, peuvent être une autre manière d'effacer la dette. Non pas seulement celle issue d'une blessure donnée, mais d'un bienfait reçu. En ce sens, elles sont libératrices, comme est libératrice la reconnaissance. Sang, larmes, parfois seules la pluie ou l'eau, ont donc cette vertu de laver et ainsi de permettre à nouveau la circulation jusqu'alors interrompue de soi à soi, de soi aux êtres et au monde. Et parfois, à la lecture de certaines lignes de Zhou Mengdie, reviennent comme leur écho lointain les mots d'Anaximandre: « Il est nécessaire que les choses retournent à l'état qui les a vues naître. Car les choses se donnent mutuellement réparation et compensation pour leur injustice, d'après le décret du temps. »

Mais payée toute dette, reconnue toute reconnaissance, rappelé tout souvenir à sa mémoire, que reste-t-il du temps? On serait tenté de dire: rien. Et il y a bien ces moments où l'instant se dilate et s'évide, hors du temps. Au réveil, pourtant, l'instant est toujours d'un rien en retard sur l'éternité. Jusqu'au moment où... ? En fait, le mot a beau apparaître souvent, il n'y a pas de mort chez Zhou Mengdie. Ou plutôt, elle n'est pas l'aboutissement irrémédiable de ma finitude individuelle, au contraire elle est un simple moment de l'infinitude universelle.

En effet, elle n'est pas finitude, elle est passage: passage à une nouvelle possibilité de vivre, à un nouveau travail du

désir et du temps. Entre-deux des cycles, elle est, à l'envers du monde, cette latence qui permet la continuité ou la reproduction des êtres et des choses. Elle est chez Zhou Mengdie le premier chiffre en excès: le « sixième doigt », ou le « treizième mois ». Un premier au-delà, qui appartient à la nature. Et que signale par excellence le vol du papillon et le battement de ses ailes.

Mais Zhou Mengdie aime aussi pointer le second chiffre en excès, le « septième doigt », le « quatorzième mois », ou encore la « sixième saison ». Excès de l'excès, où s'égalisent l'« au-delà de l'au-delà » comme l'« en-deçà de l'en-deçà », qui ramènent l'un et l'autre à l'origine vide. Ce n'est plus là affaire de nature, mais affaire de conscience. Après quoi peut prendre lieu cette forme de subjectivité impersonnelle: « Quand tu te lèveras du sommet solitaire / tu verras un océan de lampes, et dans chaque lampe tu seras »

Dans bien des premiers poèmes, ce qui semble être le souvenir de quelque moment de souveraineté, de quelque extase possible, apparaît davantage le fruit d'un rêve ou d'un désir plus que d'une expérience vécue. Il se peut aussi que l'écriture n'induisse une forme d'expérience. Quoi qu'il en soit, dans le poème qui donne son titre au présent recueil, *Une lampe dans la forêt dense*, nul, probablement, n'a su dire aussi bien, au-delà ou en-deçà de toute vision, ce qui est proprement la « tache aveugle », comme dit Georges Bataille, qui se loge au cœur – au creux – de toute méditation rigoureusement menée.

On ne s'étonnera donc pas, que dans la plupart des poèmes plus tardifs, la tonalité soit sensiblement différente des premiers poèmes, voire de ceux de la maturité. Et que nombre des contradictions initiales aient fait place à une vision plus apaisée et plus souriante. En témoigne la bonne nouvelle que

transmet au matin le regard d'une vieille femme sans âge: « Le printemps est partout! » OÙ, là encore, on peut entendre résonner cet aphorisme chan: « À qui a fait sienne la loi des causes et des effets, les gelées d'automne ou la neige d'hiver sont toujours le printemps. »

Gardons pour la fin l'une des rares réflexions de Zhou Mengdie sur la poésie: « Si le roman peut se comparer à un arbre, aux nombreuses racines, branches et feuilles, la poésie, elle, n'est même pas une fleur, elle en est simplement le parfum. »

Alain Leroux